

Jules et Jim - Vendredi 25 - ● France 2 - 23.10

Adaptation Jeanne Labrune tourne pour la télé le roman de Roché. Une vision plus tragique du trio amoureux que celle du film de Truffaut.

Jules et Jim, deuxième

Jules, Jim et Catherine ont trouvé à la campagne « *la maison rêvée, blanche dehors et dedans, sans meubles* ». Le matin, le premier volet qui s'ouvre est un bonjour. Jules et Jim ont mis casquette et costume immaculés. Catherine est chef des jeux : par exemple, se promener en ramassant « *les derniers signes de civilisation* », mégot, carte postale, boîte d'allumettes. Ils poussent parfois jusqu'à la plage, à bicyclette. Le soir les ramène avec une musique de bonheur.

Du troisième long métrage de François Truffaut, *Jules et Jim*, adapté du roman de Henri-Pierre Roché, il nous reste des images très chères. Allant, allégresse, vitesse et romanesque, tendresse et insolence : un film fraternel.

Téléaste passée au grand format avec *De sable et de sang* (1987) et *Sans un cri* (1991), Jeanne Labrune est l'une de nos plus précieuses et originales cinéastes. Ni le cran ni le talent ne lui manquaient pour renouveler cette histoire de deux amis qui tombent amoureux d'une même femme, magique, absolutiste, dangereuse.

« *Quand mon producteur, Jean Nainchrik, m'a proposé, pour la télévision, une nouvelle adaptation de Jules et Jim, ça m'a paru inutile et casse-gueule. Le film de Truffaut faisait écran, je ne voyais pas comment prendre possession intime-ment de ce texte.* » La réalisatrice s'attelle quand même à une première tentative : mais elle se fourvoie dans la reconstitution d'époque. Deuxième essai : Jeanne Labrune bute sur le personnage central de Kathe (qu'elle rebaptisera Claire) : « *Elle a pour un homme le charme d'un personnage capricieux et incompréhensible ; j'ai essayé d'être légère, mais ce n'est pas ma nature.* »

Le dé clic, ce sera la lecture des carnets d'Helen Hessel, « *magnifique figure de femme* », dont Roché, qui fut son amant, s'inspira pour le personnage de Kathe. Helen est un « *mélange de Lou Andréas Salomé et de Leni Riefenstahl, une femme cruelle à force de lucidité, qui va à l'amour comme on va à la guerre, à qui la souffrance amoureuse donne le sentiment de vivre* ». Enfin, Jeanne



Après la bande à Truffaut, le clan Labrune. Claire (Anouk Grinberg) : jamais sans son Jules (Charles Berling), jamais sans son Jim (Bruno Todeschini, en haut).



Grinberg, c'est Claire

Labrune tient un personnage selon son âme. Elle se libère, ose être iconoclaste : « *Le roman de Roché raconte une tragédie : le film de Truffaut, si beau soit-il, dissimule une tragédie. Il reprend la figure du trio bourgeois – le mari, la femme et l'amant – et introduit un élément utopique : l'amitié indissoluble entre mari et amant. C'est ce qui donne au film son climat de légèreté et de bonheur.* » Voir. Les coups de griffe de Jeanne Moreau sont redoutables. Le drame couve sous la gaieté. Mais Jeanne Labrune n'en démord pas : « *Prenez la scène où Catherine menace Jim de son revolver. Ou quand elle précipite la voiture dans l'eau, à la fin. On dirait encore du jeu ou du caprice !* »

Pourquoi cette différence d'interprétation ? Question de personnalité, d'éclairage sur l'œuvre (Truffaut n'avait pu lire la correspondance entre Helen Hessel et Henri-Pierre Roché, pas encore éditée), mais aussi d'époque, risque Jeanne Labrune : « *Le Jules et Jim de Truffaut, tourné en 1962, annonçait les utopies libertaires.* » Autrement dit, les plaisirs du vagabondage sentimental. « *Trente ans plus tard, certaines illusions sont tombées.* » Attention ▶

Elle en a joué, Anouk Grinberg, des rôles d'écorchées toutes vives, de chèvres folles, de secouées du ciboulot. Des filles bizarres, comme dans *Merci la vie*, le film de Bertrand Blier qui la fit star, en 1991. Le rôle de Claire lui offrait une démesure familière. Elle s'est nourrie des carnets d'Helen Hessel, « *une femme effrayante, dit-elle, tendue vers l'absolu, qui brûle et tue tous les hommes qu'elle approche* ». L'ombre de Jeanne Moreau ne l'a pas gênée : « *Son personnage était davantage celui d'une joueuse, comme les femmes ou les femelles peuvent l'être. Et puis, Catherine avait un mari et un amant. Alors que Claire a plein d'amants ! Non, vraiment, Truffaut n'a pas tout dit, il a laissé de la place.* » Sa longue expérience des planches (quinze ans de travail avec des metteurs en scène comme Françon, Lassalle, Martinelli ou Chéreau) lui a aussi permis de se jouer de la référence écrasante : « *Au théâtre, on est beaucoup plus dans la recherche que dans le souvenir. Reprendre des rôles, on ne fait que ça !* » Le plus surprenant, dans le film de Jeanne Labrune, c'est sa métamorphose physique. Un corps allongé, affiné. Encore quelques inflexions gamines, mais beaucoup de reprises rauques, de tons sourdement sensuels. « *Jusque-là, j'étais plutôt enroulée dans l'enfance. Il m'a fallu, c'était un peu nouveau, être une femme pleinement séductrice.* » Une séduction affûtée « *comme un couteau* », lui répétait Jeanne Labrune.



► quand même aux interprétations sociologiques étroites et a posteriori. Truffaut le disait bien net : Kathe-Jeanne Moreau n'est pas une féministe militante, mais une femme de caractère.

Jeanne Labrune en convient. L'air du temps masque plus qu'il ne révèle. « Chaque époque invente ses entraves à la liberté. Hier la famille, la religion, la guerre, aujourd'hui la crise économique et le sida, demain quelque chose d'autre. Tout cela fait écran à une réalité plus insoutenable : il n'y a pas de solution au désir de vivre l'absolu, à part tuer ce désir en soi ou être tué par lui. »

Dans le roman de Roché, Kathe « choisit » la deuxième solution. Les obstacles à l'amour (le bébé qui ne vient pas puis qui meurt, le mariage retardé avec Jim) ne sont que des détours romanesques. Kathe veut le sang de Jim, et Jim veut mourir de Kathe.

La cinéaste filme les jeux amoureux comme des jeux de mort. Elle filme une corrida, comme dans *De sable et de sang*. Elle déboutonne le pudibond corset début du siècle. La plus grande audace du *Jules et Jim* de Truffaut, c'est ce message épistolaire : « *Ce papier est ta peau, cette encre est mon sang, j'appuie fort pour qu'il entre.* » Jeanne Labrune, elle, filme « texto » : après l'amour, « *Jim soulevait Kathe par les pieds et la secouait doucement (...), pour augmenter leurs chances d'avoir un bébé.* ». La voici, cette scène impossible, en toute simplicité : une prière qui tangué.

Truffaut disait avoir voulu « *non pas un film érotique, mais de sentiments.* ». Attentive, depuis ses premiers téléfilms, « *à la façon dont les corps bougent dans les décors, suscitent des désirs, des regards.* », Jeanne Labrune ne peut séparer les sentiments de l'érotisme. Elle ne

titille pas la libido du spectateur, elle propose son regard de cinéaste. « *Quand on aime un corps, on aime une âme.* », fait-elle dire à l'un de ses personnages. Elle est séduite par la « *force paradoxale qui émane du physique gracieux et délicat d'Anouk Grinberg.* ». Elle se réjouit que Bruno Todeschini, avec « *son physique sensuel d'homme du Sud.* », ait pu camper un Jim fragile et sensible. Corps dénudés (pudiquement), couleurs drues, nature accueillante aux amours : ce *Jules et Jim* regorge de sensualité.

Mais le mol oreiller d'herbe est cerné par un décor sévère, quasi minéral, de tragédie antique : rochers, calanques, garrigues pelées. « *Des décors presque à l'opposé de ceux, enveloppants et doux, choisis par Truffaut, commente la cinéaste. Il fallait des décors pour des demi-dieux, trop forts pour des humains.* » ● **Bernard Corteggiani**